

ANALYSE DU TITRE *LES FM*

I, 8	Édouard somnole ; ses pensées insensiblement prennent un autre cours. Il se demande s'il aurait deviné, à la seule lecture de la lettre de Laura, qu'elle a les cheveux noirs ? Il se dit que les romanciers, par la description trop exacte de leurs personnages, gênent plutôt l'imagination qu'ils ne la servent et qu'ils devraient laisser chaque lecteur se représenter chacun de ceux-ci comme il lui plaît. Il songe au roman qu'il prépare, qui ne doit ressembler à rien de ce qu'il a écrit jusqu'alors. Il n'est pas assuré que <i>Les Faux-Monnayeurs</i> soit un bon titre. Il a eu tort de l'annoncer. Absurde, cette coutume d'indiquer les « en préparation », afin d'allécher les lecteurs. Cela n'allèche personne et cela vous lie... Il n'est pas assuré non plus que le sujet soit très bon. Il y pense sans cesse et depuis longtemps mais il n'en a pas écrit encore une ligne. Par contre, il transcrit sur un carnet ses notes et ses réflexions.
I, 11	« Il sera difficile, dans <i>Les Faux-Monnayeurs</i> , de faire admettre que celui qui jouera ici mon personnage ait pu, tout en restant en bonnes relations avec sa sœur, ne connaître point ses enfants. J'ai toujours eu le plus grand mal à maquiller la vérité. Même changer la couleur des cheveux me paraît une tricherie qui rend pour moi le vrai moins vraisemblable. Tout se tient et je sens, entre tous les faits que m'offre la vie, des dépendances si subtiles qu'il me semble toujours qu'on n'en saurait changer un seul sans modifier tout l'ensemble. [...] « Beaucoup réfléchi à ce que m'a dit X... Il ne connaît rien de ma vie, mais je lui ai exposé longuement mon plan des <i>Faux-Monnayeurs</i> . Son conseil m'est toujours salutaire ; car il se place à un point de vue différent du mien.
I, 12	« Épigraphe pour un chapitre des <i>Faux-Monnayeurs</i> : « La famille..., cette cellule sociale. » Paul Bourget (passim).
II, 3	Oh ! dites-nous ce titre, dit Laura. – Ma chère amie, si vous voulez... Mais je vous avertis qu'il est possible que j'en change. Je crains qu'il ne soit un peu trompeur... Tenez, dites-le-leur, Bernard. – Vous permettez ?... <i>Les Faux-Monnayeurs</i> , dit Bernard. Mais maintenant, à votre tour, dites-nous : ces faux-monnayeurs... qui sont-ils ? – Eh bien ! je n'en sais rien », dit Édouard. Bernard et Laura se regardèrent, puis regardèrent Sophroniska ; on entendit un long soupir ; je crois qu'il fut poussé par Laura. À vrai dire, c'est à certains de ses confrères qu'Édouard pensait d'abord, en pensant aux faux-monnayeurs ; et singulièrement au vicomte de Passavant. Mais l'attribution s'était bien-tôt considérablement élargie ; suivant que le vent de l'esprit soufflait ou de Rome ou d'ailleurs, ses héros tour à tour devenaient prêtres ou francs-maçons. Son cerveau, s'il l'abandonnait à sa pente, chavirait vite dans l'abstrait, où il se vautrait tout à l'aise. Les idées de change, de dévalorisation, d'inflation, peu à peu envahissaient son livre, comme les théories du vêtement le <i>Sartor Resartus</i> de Carlyle – où elles usurpaient la place des personnages. Édouard ne pouvant parler de cela, se taisait de la manière la plus gauche, et son silence, qui semblait un aveu de disette, commençait à gêner beaucoup les trois autres. « Vous est-il arrivé déjà de tenir entre les mains une pièce fausse ? demanda-t-il enfin. – Oui, dit Bernard ; mais le “non” des deux femmes couvrit sa voix. – Eh bien ! imaginez une pièce d'or de dix francs qui soit fausse. Elle ne vaut en réalité que deux sous. Elle vaudra dix francs tant qu'on ne reconnaîtra pas qu'elle est fausse. Si donc je pars de cette idée que... – Mais pourquoi partir d'une idée ? interrompit Bernard impatienté. Si vous partiez d'un fait bien exposé, l'idée viendrait l'habiter d'elle-même. Si j'écrivais <i>Les Faux-Monnayeurs</i> , je commencerais par présenter la pièce fausse, cette petite pièce dont vous parliez à l'instant... et que voici. » Ce disant, il saisit dans son gousset une petite pièce de dix francs, qu'il jeta sur la table. « Écoutez comme elle sonne bien. Presque le même son que les autres. On jurerait qu'elle est en or. J'y ai été pris ce matin, comme l'épicier qui me la passait y fut pris, m'a-t-il dit, lui-même. Elle n'a pas tout à fait le poids, je crois ; mais elle a l'éclat et presque le son d'une vraie pièce ; son revêtement est en or, de sorte qu'elle vaut pourtant un peu plus de deux sous ; mais elle est en cristal. À l'usage, elle va devenir transparente. Non, ne la frottez pas ; vous me l'abîmeriez. Déjà l'on voit presque au travers. » Édouard l'avait saisie et la considérait avec la plus attentive curiosité. « Mais de qui l'épicier la tient-il ? – Il ne sait plus. Il croit qu'il l'a depuis plusieurs jours dans son tiroir. Il s'amusait à me la passer, pour voir si j'y serais pris. J'allais l'accepter, ma parole ! mais, comme il est honnête, il m'a détrompé ; puis me l'a laissée pour cinq francs. Il voulait la garder pour la montrer à ce qu'il appelle “les amateurs”. J'ai pensé qu'il ne saurait y en avoir de meilleur que l'auteur des <i>Faux-Monnayeurs</i> ; et c'est pour vous la montrer que je l'ai prise. Mais maintenant que vous l'avez examinée, rendez-la-moi ! Je vois, hélas ! que la réalité ne vous intéresse pas. – Si, dit Édouard ; mais elle me gêne. – C'est dommage », reprit Bernard.
III, 12	J. É : « Exaltation calme et lucide. Joie inconnue jusqu'à ce jour. Écrit trente pages des <i>Faux-Monnayeurs</i> , sans hésitation, sans ratures.
III, 15	« En relisant les pages des <i>Faux-Monnayeurs</i> que je montrai à Georges, je les ai trouvées assez mauvaises. Je les transcris ici telles que Georges les a lues ; mais tout ce chapitre est à récrire. Mieux vaudrait parler à l'enfant, décidément. Je dois trouver par où le toucher.
III, 18	« Sans prétendre précisément rien expliquer, je voudrais n'offrir aucun fait sans une motivation suffisante. C'est pourquoi je ne me servirai pas pour mes <i>Faux-Monnayeurs</i> du suicide du petit Boris ; j'ai déjà trop de mal à le comprendre.

Figaro, 16 septembre 1906.

Voici quelle était leur manière de procéder Les pièces fausses étaient fabriquées en Espagne, introduites en France et apportées par trois repris de justice Djl, Monnet et Tornet. Elles étaient remises aux entrepositaires Fichat, Micornet et Armanet et vendues par ceux-ci à raison de 2 f 50 pièce, aux jeunes gens chargés de les écouler. Ceux-ci étaient des bohèmes, étudiants de deuxième année, journalistes sans emploi, artistes, romanciers, etc. Mais il y avait aussi un certain nombre de jeunes élèves de l'École des Beaux-Arts, quelques fils de fonctionnaires, le fils d'un magistrat de province et un employé auxiliaire au ministère des finances.

Si pour quelques-uns ce commerce criminel était le moyen de mener « grande vie » que ne leur permettait pas la pension paternelle, pour d'autres — du moins à leur dire — c'était une œuvre humanitaire J'en cédaï quelques-unes à de pauvres diables peu fortunés que cela aidait à faire vivre leur famille... Et on ne faisait de tort à personne puisqu'on ne volait que L'État.

Fausse monnaie

II, 4	Oh ! Laura ! Je voudrais, tout le long de ma vie, au moindre choc, rendre un son pur, probe, authentique. Presque tous les gens que j'ai connus sonnent faux. Valoir exactement ce qu'on paraît ; ne pas chercher à paraître plus qu'on ne vaut... On veut donner le change, et l'on s'occupe tant de paraître, qu'on finit par ne plus savoir qui l'on est... Excusez-moi de vous parler ainsi. Je vous fais part de mes réflexions de la nuit. – Vous pensiez à la petite pièce que vous nous montriez hier. Lorsque je partirai... » Elle ne put achever sa phrase ; les larmes montaient à ses yeux, et, dans l'effort qu'elle fit pour les retenir, Bernard vit ses lèvres trembler. « Alors, vous partiez, Laura... reprit-il tristement. J'ai peur, lorsque je ne vous sentirai plus près de moi, de ne plus rien va- loir, ou que si peu... Mais, dites, je voudrais vous demander :... est-ce que vous partiriez, auriez-vous écrit ces aveux, si Édouard... je ne sais comment dire... (et tandis que Laura rougissait) si Édouard valait davantage ? Oh ! ne protestez pas. Je sais si bien ce que vous pensez de lui.
II, 4	On entendit la cloche du déjeuner. Bernard se leva. Laura lui prit la main : – Dites encore : cette petite pièce que vous nous montriez hier... en souvenir de vous, lorsque je partirai – elle se raidit et cette fois put achever sa phrase – voudriez-vous me la donner ? – Tenez ; la voici ; prenez-la », dit Bernard.
III, 4	Le petit Georges n'était point seul. Léon Ghéridanisol et Philippe Adamanti l'accompagnaient. La conversation de ces trois enfants était très animée ; mais l'intérêt que Georges y prenait ne l'empêchait pas d'« avoir l'œil » comme il disait. Pour les écouter, quittons un instant Olivier et Bernard ; aussi bien, entrés dans un restaurant, nos deux amis sont-ils, pour un temps, plus occupés à manger qu'à parler, au grand soulage- ment d'Olivier. « Eh bien, alors, vas-y, toi, dit Phiphi à Georges. – Oh ! il a la frousse ! il a la frousse ! riposte celui-ci, en mettant dans sa voix tout ce qu'il peut d'ironique mépris, propre à éperonner Philippe. Et Ghéridanisol, supérieur : – Mes agneaux, si vous ne voulez pas, autant le dire tout de suite. Je ne suis pas embarrassé pour trouver d'autres types qui auront plus de culot que vous. Allons, rends-moi ça. » Il se tourne vers Georges, qui tient une petite pièce dans sa main fermée. « Chiche, que j'y vais ! s'écrie Georges, dans un brusque élan. Venez avec moi. (Ils sont devant un bureau de tabac.) – Non, dit Léon ; on t'attend au coin de la rue. Viens, Phiphi. » Georges ressort un instant après de la boutique ; il tient à la main un paquet de cigarettes dites « de luxe » ; en offre à ses amis. « Eh bien ? demande anxieusement Phiphi. – Eh bien, quoi ? riposte Georges, d'un air d'indifférence affectée, comme si ce qu'il venait de faire était devenu soudain si naturel qu'il ne valût pas la peine d'en parler. Mais Philippe insiste : – Tu l'as passée ? – Parbleu ! – On ne t'a rien dit ? » Georges hausse les épaules : « Qu'est-ce que tu voulais qu'on me dise ? – Et on t'a rendu la monnaie ? » Cette fois Georges ne daigne même plus répondre. Mais comme l'autre, encore un peu sceptique et craintif, insiste : « Fais voir », Georges sort l'argent de sa poche. Philippe compte : les sept francs y sont. Il a envie de demander : « Tu es sûr au moins qu'ils sont bons, ceux-là ? » mais se retient. Georges avait payé un franc la fausse pièce. Il avait été con- venu qu'on partagerait la monnaie. Il tend trois francs à Ghéridanisol. Quant à Phiphi, il n'aura pas un sou ; tout au plus une cigarette ; ça lui servira de leçon. Encouragé par cette première réussite, Phiphi, maintenant, voudrait bien. Il demande à Léon de lui vendre une seconde pièce. Mais Léon trouve Phiphi flanchard et, pour le remonter à bloc, il affecte un certain mépris pour sa préalable couardise et feint de le boudier. « Il n'avait qu'à se décider plus vite ; on joue- rait sans lui. » Du reste Léon juge imprudent de risquer une nouvelle expérience trop voisine de la première. Et puis, à pré- sent, il est trop tard. Son cousin Strouvillou l'attend pour déjeuner.

	Ghéridanisol n'est pas si gourde qu'il ne sache écouler lui-même ses pièces ; mais, suivant les instructions de son grand cousin, il cherche à s'assurer des complices. Il rendra compte de sa mission bien remplie. « Les gosses de bonne famille, tu comprends, c'est ceux-là qu'il nous faut, parce qu'ensuite, si l'affaire s'évente, les parents travaillent à l'étouffer. » (C'est le cousin Strouvillou, son correspondant intérimaire, qui lui parle ainsi, tandis qu'ils déjeunent.) « Seulement, avec ce système de vendre les pièces une à une, ça les écoule trop lentement. J'ai cinquante-deux boîtes de vingt pièces chacune à placer. Il faut les vendre vingt francs chacune ; mais pas à n'importe qui, tu comprends. Le mieux, ce serait de former une association, dont on ne pourra pas faire partie sans avoir apporté des gages. Il faut que les gosses se compromettent et qu'ils livrent de quoi tenir les parents. Avant de lâcher les pièces, tu tâcheras de leur faire comprendre ça ; oh ! sans les effrayer. Il ne faut jamais effrayer les enfants. Tu m'as dit que le père Molinier était magistrat ? C'est bon. Et le père Adamanti ? – Sénateur. – C'est encore mieux. Tu es déjà assez mûr pour comprendre qu'il n'y a pas de famille sans quelque secret ; que les intéressés tremblent de laisser connaître. Il faut mettre les gosses en chasse ; ça les occupera. D'ordinaire on s'embête tant, dans sa famille ! Et puis, ça peut leur apprendre à observer, à chercher. C'est bien simple : qui n'apportera rien, n'aura rien. Quand ils comprendront qu'on les a, certains parents paieront cher pour le silence. Parbleu, nous n'avons pas l'intention de les faire chanter ; on est des honnêtes gens. On prétend simplement les tenir. Leur silence contre le nôtre. Qu'ils se taisent, et qu'ils fassent taire ; alors nous nous taisons, nous aussi. Buvons à leur santé. » Strouvillou remplit deux verres. Ils trinquèrent. « Il est bon, reprit-il, il est même indispensable de créer des rapports de réciprocité entre les citoyens ; c'est ainsi que se forment les sociétés solides. On se tient, quoi ! Nous tenons les petits, qui tiennent leurs parents, qui nous tiennent. C'est par-fait. Tu piges ? »
III, 11	– Heureux de vous voir revenir à la littérature... si tant est que nous l'ayons jamais quittée. Je (Passavant) vous demande donc, vertueux Strouvillou, si vous accepteriez de devenir un implacable directeur de revue ? – À vrai dire, mon cher comte, je dois vous avouer que, de toutes les nauséabondes émanations humaines, la littérature est une de celles qui me dégoûtent le plus. Je n'y vois que complaisances et flatteries. Et j'en viens à douter qu'elle puisse devenir autre chose, du moins tant qu'elle n'aura pas balayé le passé. Nous vivons sur des sentiments admis et que le lecteur s'imagine éprouver, parce qu'il croit tout ce qu'on imprime ; l'auteur spéculé là-dessus comme sur des conventions qu'il croit les bases de son art. Ces sentiments sonnent faux comme des jetons, mais ils ont cours. Et, comme l'on sait que "la mauvaise monnaie chasse la bonne", celui qui offrirait au public de vraies pièces semblerait nous payer de mots. Dans un monde où chacun triche, c'est l'homme vrai qui fait figure de charlatan. Je vous en avertis si je dirige une revue, ce sera pour y crever des outres, pour y démonétiser tous les beaux sentiments, et ces billets à ordre : les mots. – Parbleu, j'aimerais savoir comment vous vous y prenez. – Laissez faire et vous verrez bien. J'ai souvent réfléchi à cela.
III, 12	« (Profitendieu) "Depuis quelque temps, des pièces de fausse monnaie circulent. J'en suis averti. Je n'ai pas encore réussi à découvrir leur provenance. Mais je sais que le jeune Georges – tout naïvement, je veux le croire – est un de ceux qui s'en servent et les mettent en circulation. Ils sont quelques-uns, de l'âge de votre neveu, qui se prêtent à ce honteux trafic. Je ne mets pas en doute qu'on n'abuse de leur innocence et que ces enfants sans discernement ne jouent le rôle de dupes entre les mains de quelques coupables aînés. Nous aurions déjà pu nous saisir des délinquants mineurs et, sans peine, leur faire avouer la provenance de ces pièces ; mais je sais trop que, passé un certain point, une affaire nous échappe, pour ainsi dire... c'est-à-dire qu'une instruction ne peut pas revenir en arrière et que nous nous trouvons forcés de savoir ce que nous préférierions parfois ignorer. En l'espèce, je prétends parvenir à découvrir les vrais coupables sans recourir aux témoignages de ces mineurs. J'ai donc donné ordre qu'on ne les inquiétât point. Mais cet ordre n'est que provisoire. Je voudrais que votre neveu ne me forçât pas à le lever. Il serait bon qu'il sût qu'on a l'œil ouvert. Vous ne feriez même pas mal de l'effrayer un peu ; il est sur une mauvaise pente..." [...] « À présent, qu'il se sentait en confiance, l'excellent homme ne tarissait plus. Je tâchai de ramener la conversation vers ce qui m'intéressait davantage et, coupant court, lui demandai s'il avait vu ces fausses pièces dont il m'avait parlé d'abord. J'étais curieux de savoir si elles étaient semblables à la piécette de cristal que Bernard nous avait montrée. Je ne lui eus pas plus tôt parlé de celle-ci que Profitendieu changea de visage ; ses paupières se fermèrent à demi, tandis qu'au fond de ses yeux s'allumait une flamme bizarre ; sur ses tempes, la patte d'oie se marqua ; ses lèvres se pincèrent ; l'attention tira vers en haut tous ses traits. De tout ce qu'il m'avait dit d'abord, il ne fut plus question. Le juge envahissait le père, et rien plus n'existait pour lui que le métier. Il me pressa de questions, prit des notes et parla d'envoyer un agent à Saas-Fée, pour relever les noms des voyageurs sur les registres des hôtels. « "Encore que, vraisemblablement, ajouta-t-il, cette fausse pièce ait été remise à votre épicier par un aventurier de passage et dans un lieu qu'il n'aura fait que traverser." « À quoi je répliquai que Saas-Fée se trouvait au fond d'une impasse et qu'on ne pouvait facilement y aller et en revenir dans une même journée. Il se montra particulièrement satisfait de ce dernier renseignement et me quitta là-dessus, après m'avoir chaudement remercié, l'air absorbé, ravi, et sans plus du tout reparler ni de Georges ni de Bernard. »
III, 13	Quand il (B) se retrouva dans la rue, il s'aperçut que l'ange l'avait quitté. Il entra dans un bureau de tabac, celui précisément où Georges, huit jours plus tôt, avait risqué sa fausse pièce. Il en avait fait passer bien d'autres depuis. Bernard acheta un paquet de cigarettes et fuma.
III,	J'avais oublié Profitendieu ; c'est Georges qui m'en fit souvenir.

13	«“Et qu’est-ce qu’il vous a raconté, votre juge d’instruction ? « – Il m’a chargé de t’avertir qu’il savait que tu faisais circuler des fausses pièces...” « Georges de nouveau changea de couleur. Il comprit qu’il ne servirait à rien de nier, mais protesta confusément : « “Je ne suis pas le seul. « – ... et que, si vous ne cessiez pas aussitôt ce trafic, continuai-je, toi et tes copains, il se verrait forcé de vous coffrer.” « Georges était devenu très pâle d’abord. Il avait à présent le feu aux joues. Il regardait fixement devant lui et ses sourcils froncés creusaient au bas de son front deux rides. « “Adieu, lui dis-je en lui tendant la main. Je te conseille d’avertir également tes camarades. Quant à toi, tiens-le-toi pour dit.” « Il me serra la main silencieusement et regagna son étude sans se retourner. « En relisant les pages des <i>Faux-Monnayeurs</i> que je mon- trais à Georges, je les ai trouvées assez mauvaises. Je les transcris ici telles que Georges les a lues ; mais tout ce chapitre est à récrire. Mieux vaudrait parler à l’enfant, décidément. Je dois trouver par où le toucher. Certainement, au point où il en est, Eudolfe (je changerai ce nom ; Georges a raison) est difficilement ramenable à l’honnêteté. Mais je prétends l’y ramener ; et quoi qu’en pense Georges, c’est là le plus intéressant, puisque c’est le plus difficile. (Voici que je me mets à penser comme Douviers !) Laissons aux romanciers réalistes l’histoire des laisser-aller. » Sitôt de retour dans la salle d’études, Georges avait fait part à ses deux amis des avertissements d’Édouard. Tout ce que ce- lui-ci lui disait au sujet de ses chaparderies avait glissé sur cet enfant sans l’émouvoir ; mais quant aux fausses pièces, qui risquaient de leur jouer de mauvais tours, il importait de s’en débarrasser au plus vite. Chacun d’eux en gardait sur lui quelques- unes qu’il se proposait d’écouler à une prochaine sortie. Ghéridanisol les rassembla et courut les jeter dans les fosses. Le soir même il avertissait Strouvilhou, qui prit aussitôt des mesures.
----	---